

LA COOPÉRATION DES IDÉES

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES EN FRANCE

Une date à retenir.

La *Coopération des Idées*, Société des Universités populaires s'est définitivement constituée à Paris, le dimanche 12 mars dernier. Les statuts sont faits, imprimés (1). Le Bureau et deux Comités sont constitués (2). L'action est engagée. Tout le monde est plein d'ardeur et d'enthousiasme. De toutes parts viennent les témoignages de sympathie, les adhésions. La propagande active que nous commençons dès maintenant va nous amener — nous en sommes convaincus — toutes les nombreuses bonnes volontés, sans distinction de partis ni de croyances, qui cherchent un champ de noble activité.

En octobre prochain, nous ouvrirons, — modeste ou somptueuse, — ceci dépendra des ressources dont nous disposerons, — la première Université populaire.

« Université populaire » : voilà un bien gros mot. Que veut-il dire ? Que représente-t-il pour nous ? Quel est notre but ? Et quels sont nos moyens pour l'atteindre ? — Nous allons le dire.

Un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est la nécessité de l'éducation du peuple. Pour tous, c'est l'œuvre essentielle, urgente. Mais elle apparaît écrasante, immense, et nul n'ose l'entreprendre résolument. Or, si nous ne la commençons, elle ne se fera pas. Ou plutôt, si, elle se fera, — comme elle s'est faite jusqu'à présent : par la réunion publique, le journal et le cabaret. Ce n'est pas cette éducation qui convient à un peuple libre. Nous le savons. Une démocratie ne vit et prospère que par les hommes.

C'est la tâche qui s'impose, de faire des hommes. Nous l'assumons.

(1) Ils seront envoyés franco à toute personne qui nous en fera la demande.

(2) M. Gabriel Séailles, président ; MM. le Dr Delbet et Henry Michel, vice-présidents ; M. G. Deherme, secrétaire général ; Mme E. Rousselle, M. Henry Mazel, M. Robert Dreyfus, secrétaires ; M. Henry Genet, trésorier ; M. Rabut, trésorier-adjoint.

COMITÉ DE PROPAGANDE : Mmes Arvède Barine, Pauline Kergomard, Dick May, Th. Bentzon, O. Gévin-Cassal ; MM. Pierre Baudin, Maurice Bouchor, Ferdinand Buisson, Henry Bauer, Henry Bérenger, Victor Charbonnel, Dr Chaslin, Paul Desjardins, Lucien Descaves, Denoyel, Emile Duclaux, Hector Depasse, Arthur Fontaine, Charles Gide, Gustave Geffroy, E. Jacquin, A. Keufer, Dr Laurens, Léon Letellier, Anatole Leroy-Beaulieu, Gaston Moch, Edouard Petit, Roger-Milès, A. Séon, Léon de Seilhac, F. Schrader, Edmond Thiaudière, Ch. Wagner.

COMITÉ D'ADMINISTRATION : Mmes Chalamet, Compain, Fortier, D^{ss} Gaboriau ; MM. Alouche, Paul Boell, Charles-Brun, E. Chauvelon, Dr Paul Dubuisson, Germain-Martin, Guébin, Daniel Halévy, Paul-Armand Hirsch, G. Hocq, André Hesse, Paul Hunziker, Lechevallier-Chevignard, Louis Lumet, Jules Lermina, Th. Monod, Micouleau, Charles-Louis Philippe, V. Ricci, E. Rousselle, Jules Sageret, Emile Trolliet.

COMMISSION DE CONTRÔLE : MM. Fagnot, Henri Provin, Wiriath.

Le siège social de la Société est momentanément, 17, rue Paul-Bert.

Nous ne ferons pas tout ? Soit. Mais nous ferons ce que nous pourrons, — de toutes nos forces, de toute notre âme.

De grandes Sociétés d'instruction existent, il est vrai ; mais elles poursuivent un autre but, et par des voies différentes. En général, elles ne se soucient point d'éducation. Le cours terminé, professeurs et élèves restent étrangers les uns aux autres. Les préaux d'école n'ont point l'attrait des cabarets. On n'y est pas chez soi. D'ailleurs, ils ne sont pas toujours ouverts et pour tous. Les cabarets, eux, ne chôment point.

L'ouvrier s'intéresse peu à l'étude des langues étrangères, des mathématiques élémentaires... Les cours d'enseignement secondaire sont peu suivis, et ceux qui les suivent n'en retirent, au mieux, qu'une amélioration de leur situation personnelle. On ne va pas à l'âme.

L'ouvrier n'est pas utilitaire. Il est profondément altruiste. Donnez-lui une situation meilleure, il l'acceptera ; mais il ne fera un effort patient et vigoureux pour l'obtenir que s'il sent cette situation solidarisée avec celle de toute sa classe.

Certes, nous devons élever le niveau de son instruction ; mais d'une manière beaucoup plus large, plus élevée, plus humaine qu'on ne l'a compris jusqu'ici.

Il faut lui donner des « clartés de tout ». La règle de trois n'est pas indispensable à l'homme, peut-être ; mais il n'est pas l'homme s'il ne s'interroge avec anxiété sur ses origines et sa destinée, — et s'il n'est pas ému par le formidable mystère des choses.

Nous avons le devoir de continuer les cours d'enseignement secondaire pour les travailleurs qui ont le désir et la faculté de les suivre : toutes les routes doivent être ouvertes ; mais le devoir est bien plus impérieux de donner à tous, sans distinction, l'enseignement supérieur, sans lequel il n'y a pas de vie digne, ni utile à l'ensemble à espérer du prolétaire ; sans lequel il n'y a que des foules inconscientes et hystériques, et point de citoyens. Ce ne sont pas les comptables, ni les sténographes, ni les polyglottes qui manquent aujourd'hui...

La Société des Universités populaires se propose donc autre chose.

Notre ambition est grande, déclare-t-elle dans le préambule de ses statuts : nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que le peuple soit admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre à l'humanité ; nous voulons que comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences.

Nous voulons une civilisation réelle, qui ne laisse plus en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer.

Notre Association ne propage aucune doctrine politique, religieuse ou philosophique particulière. Elle est une œuvre d'enseignement supérieur populaire et d'éducation éthique-sociale. Elle s'interdit donc tout prosélytisme, et n'exclut que l'exclusion. Elle ne veut pas, en divisant et aigrissant les esprits, faire des partisans ; mais, en les unissant dans la recherche sincère du vrai et du bien, dans la joie du beau, faire des hommes. L'esprit qui nous anime est un esprit libre.

Les heures de loisir sont pour l'ouvrier, l'employé et le paysan, s'ils n'ont pris le goût des saines et fortes lectures, les plus tristes et les plus dangereuses ; alors qu'ils pourraient non-seulement les employer agréablement et dignement, mais encore les utiliser pour leur développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour leur émancipation sociale.

En face du cabaret, du café-concert, de la réunion publique, nous nous proposons d'édifier nos universités populaires.

Ces cathédrales de la démocratie devraient comprendre :

- 1° Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur ;
- 2° Une salle de cours pour les différentes sociétés d'enseignement secondaire ;
- 3° Un musée du soir avec cours professionnels ;
- 4° Une salle de spectacle ;
- 5° Une salle d'escrime et de gymnastique ;
- 6° Une salle de bains-douches ;
- 7° Un salon de conversation ;
- 8° Une bibliothèque constamment ouverte ;
- 9° Des laboratoires ;
- 10° Un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques ;
- 11° Une pharmacie ;
- 12° Un restaurant de tempérance ;
- 13° Quelques chambres meublées à louer aux jeunes gens de toutes conditions ;
- 14° Une école normale d'éducateurs populaires ;
- 15° Offices de placement, mutualité, assurances, etc.

Nous organiserons aussi pour les beaux jours des excursions scientifiques, esthétiques, des visites aux musées, ou simplement des promenades amicales.

Ces universités ne laisseront pas en dehors de leur action les familles de leurs membres : femmes, enfants, apprentis, domestiques. Non-seulement elles tâcheront d'améliorer leur situation par les associations de tous genres, mais encore elles viseront à l'amélioration et à l'embellissement du foyer. Leur activité en ce sens pourra être particulièrement dévolue aux dames qui feront partie des Comités. Notre éducation sera cordiale. Ce qui fera sa force, sa fécondité, sa puissance de pénétration, c'est que, dans nos Universités, le peuple sera chez lui, en famille, avec des amis sincères. Nous irons à l'âme. Notre enseignement sera vivant. Nous pénétrons le peuple dans ses plaisirs, dans ses travaux, dans ses souffrances. Aux jeunes générations nous donnerons par là un puissant motif d'agir, une raison de vivre qui les dépassent. C'est en faisant plus de justice que nous établirons la concorde sociale. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés : nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste, et donner à tous l'habitude de la réflexion et de la critique.

Mais notre Société n'attendra point de pouvoir tout ce qu'elle veut pour faire tout ce qu'elle peut. Elle agira immédiatement, constamment et de toutes façons. Ce sera la meilleure preuve de vitalité et de force.

Elle devra toutefois ne pas perdre de vue que son principal objet est la construction d'une université populaire modèle, d'un vrai palais du peuple. C'est la grande difficulté à vaincre. Les autres universités surgiront ensuite d'elles-mêmes un peu partout. La France est le pays de l'enthousiasme.

Pour cette œuvre, il nous faut beaucoup d'argent, et surtout beaucoup d'hommes dévoués. Nous sommes persuadés que nous n'en manquerons point. D'ailleurs, nous comptons les amener à grouper leur bonne volonté et leurs efforts aux nôtres plus par ce que nous ferons que par ce que nous dirons.

Notre Société est d'action, d'action patiente, méthodique, persistante et profonde. Elle adhérera à toute fédération post-scolaire qui serait proposée par une Société d'enseignement. Et si cette proposition n'est pas faite d'autre part, elle en prendra l'initiative aussitôt qu'elle le pourra. Les efforts sont trop dispersés, il

faut les faire converger et les organiser. Il faut en finir avec la vanité des petits groupes, des petites coteries, et voir le but. Aux petites centralisations impuissantes, il convient de substituer une fédération puissante. Nous élaborerons peu à peu une méthode d'éducation populaire, avec la coopération de tous.

Notre ami Henry Bérenger, dans l'admirable article qu'il nous a consacré, dans la *Dépêche* de Toulouse du 14 mars dernier, a vu avec des yeux de poète le but que nous nous sommes fixé : « *La Société des Universités populaires*, dit-il, ne se propose pas de refaire ce qui est admirablement fait par l'Instituteur et par les diverses Associations Philotechnique, Polytechnique, Ligue de l'Enseignement, etc. Elle ne créera ni cours d'adultes, ni classes du soir, ni patronages laïques, au sens précis qu'ont pris ces mots aujourd'hui. Elle estime que ce serait faire une doublure — et une doublure bien inutile — aux œuvres dès maintenant en pleine prospérité. *La Société des Universités populaires* vise plus haut. Elle veut mettre une flèche et un cœur à cette cathédrale de la démocratie que sont en train d'édifier les éducateurs laïques. Une flèche, qui permette au peuple l'ascension jusqu'aux cimes aiguës d'où l'on domine l'horizon intellectuel. Un cœur, qui manifeste au peuple le sanctuaire où s'élabore la pensée libre, la beauté libre, la science libre, génératrices fécondes d'énergie et de gloire pour les races. Une flèche et un cœur, qui soient à tous les professeurs et les étudiants populaires un point de ralliement dans le ciel, un centre de lumière dans la patrie. Au-dessus des écoles de village et de faubourg, pour harmoniser et reconforter ces milliers d'énergies éparées, il faut, dans quelques-unes de nos grandes villes, une Université du peuple »

Ces Universités seront les Cathédrales de la Démocratie, avons-nous dit. Ce n'est pas un mot creux. Ceci a un sens pour nous. Les Cathédrales du Moyen-Age, édifiées par l'enthousiasme de la foi, furent les grandioses symboles de pierre de l'âme ardente des foules. Elles marquèrent pour le monde, par un art nouveau, une ère nouvelle. Nous croyons que ces heures d'enthousiasme et de foi se peuvent revivre, et nous comptons sur elles pour galvaniser les foules modernes et les arracher aux torpeurs des doctrines de lâcheté et aux despotismes de l'instinct. Oui, nos universités populaires seront les Cathédrales de la Démocratie, par la foi qui les édifiera, par l'art qu'elles enfanteront, par l'ère lumineuse qu'elles marqueront...

A la réalisation de cette œuvre vont ardemment travailler toute une légion d'esprits généreux et forts. Comme le disait récemment à *l'Aurore* M. Lucien Descaves, dans un vibrant article sur cette formidable action morale que nous entreprenons : « Nous assistons, nous allons assister, avec plus de confiance et de joie, à un noble réveil de l'énergie nationale, stimulée peut-être par les événements qui secouent la France depuis dix-huit mois. Chacun doit mettre la main à la pâte et la pétrir avec enthousiasme. C'est pour le peuple que nous cuisons ce pain gratuit d'intelligence et de vie. »

Toutes les bonnes volontés peuvent venir à nous. Nous ne leur demanderons pas ce qu'elles croient, ce qu'elles pensent et ce qu'elles espèrent : il nous suffit qu'elles veulent et qu'elles agissent, — sans arrière-pensée.

LE TRAVAIL DES FEMMES

(SUITE ET FIN. — VOIR N^{os} 37 ET 38)

Le travail des femmes généralisé est le signe certain d'un profond malaise social. On devait donc chercher le remède dans la panacée simpliste des lois positives. Je n'y aurai pas recours. Je ne proposerai pas d'interdire le travail des femmes, ni d'y mettre des obstacles légaux plus ou moins hypocrites. La loi ne pourrait qu'aggraver le mal, sans rien empêcher.

S'il est faux de dire que le travail des femmes est un dérivatif de la prostitution, puisque, au contraire, celle-ci germe et se développe à l'atelier, plonge ses racines dans le même terreau d'indiscipline et d'inconscience, n'est que trop souvent déterminée par l'insuffisance du salaire, — il n'en est pas moins vrai que, pour quelques femmes, le travail est une condition — déplorable certainement, momentanée sans doute, mais indéniable — de vie, de honte ou de mort. Dans ce cas l'interdiction absolue du travail pousserait ces femmes, chez qui fermentent déjà les instincts nécessaires, à la prostitution. D'autre part, il est une foule de circonstances que la loi rigide et mécanique ne peut prévoir, auxquelles elle ne saurait s'ajuster toujours. Au surplus, la loi ne pourrait, en s'attaquant à l'un des effets, atteindre la cause : l'esprit féministe, antisocial, qui se manifesterait alors d'autres façons et produirait des désordres à tout le moins aussi funestes.

C'est en nous, on ne saurait trop le répéter qu'est le remède. C'est en nous, et sur les autres, qu'il faut agir énergiquement. Il y a toute une éducation à faire : de l'enfant, de la femme, de l'homme. L'enfant est l'innocente victime de notre empirisme paresseux et inintelligent. « Aujourd'hui, a écrit M. le Dr Thulié, dans un livre que tous les sociologues ont lu (1), aucune mère n'a la notion exacte de son métier de mère, aucune femme ne connaît, ou même ne soupçonne, les soins qu'exigent, non seulement l'hygiène de l'esprit et l'éducation intellectuelle de l'enfant, mais encore l'hygiène et l'éducation de son corps. Elles ignorent les obligations de leur propre organisation, les devoirs de leur vie fonctionnelle, et de son corollaire la vie sociale. » Les féministes veulent jouer un rôle. Si ce désir est sincère, qui les en empêche? Voici de la beauté à former, de la pensée à éveiller, de la vie à créer! Et cela ne vaut-il pas l'abrutissant labeur de la fabrique, où l'anémie et l'hystérie les guettent? Et même, pour les autres, pour les exceptionnelles dont on nous parle toujours, que valent les productions, oubliées déjà d'une Staël, à côté de la création d'une mère dont le ventre fertile, le cœur sublime et le cerveau sain donnent à l'humanité toute une lignée de génies, de saints et d'apôtres?

Semons, d'un geste large, la vérité morale, qui est la vérité sociale, éveillons en chaque être humain la conscience de l'humanité, et chacun retrouvera, claire et féconde, la notion du devoir. Vous n'avez pas d'autre droit, disait Comte, que celui de remplir tout votre devoir. C'est une parole qu'il faut faire entendre aujourd'hui.

(1) *La Femme*, essai de sociologie physiologique, par le Dr Thulié, un volume, de la Bibliothèque anthropologique. (Chez Delahaye et Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine).

Si les détraquées du féminisme théorique ou pratique semblent se multiplier à notre époque, au point de mettre en péril tout ce que l'humanité a de pur, de beau et de bon, et tout ce qu'elle est susceptible de réaliser encore, il est bon de constater, — ceci rassure, — que les femmes d'un esprit élevé, celles qui veulent vraiment et consciemment le bonheur de leurs sœurs ont, plus que nous encore, le dégoût de ces agitatrices agitées.

Dans un livre récent, qui vaut d'être lu, et qui est écrit par une femme pour des femmes surtout, il y a des vues ingénieuses sur le rôle de la femme. Mme Anna Lampérière, l'auteur de ce livre (1) ne propose pas aux femmes une indépendance antisociale absurde; mais, ce qui vaut mieux, la dignité harmonique de la vie, la beauté de la fin individuelle atteinte par une contribution consciencieuse à la fin sociale. Elle s'est préoccupée de trouver à la femme un champ d'activité; qui soit autre que celui de son compagnon et qui, ainsi, ne l'oppose pas à lui; qui corresponde à ses facultés naturelles, à ses désirs, à ses tendances; qui soit assez vaste pour pouvoir s'offrir à toutes les femmes, assez beau pour ne pas porter atteinte à leur dignité, et assez varié pour se prêter à toutes les conditions, et Mme Lampérière a fort judicieusement vu et montré que ce ne pouvait être qu'en faisant de la femme, « dans le grand sens du mot, la « ménagère », ménagère individuelle et ménagère sociale, collaboratrice, non concurrente de l'homme. » Et elle ajoute plus loin : « La femme doit construire la vie avec des matériaux que l'homme lui fournit; une exacte correspondance intellectuelle est indispensable entre le producteur et l'organisatrice; ils ne doivent pas l'ignorer l'un et l'autre, mais leur respective action doit être claire pour l'un comme pour l'autre : tandis qu'il lui apporte sans réserve le produit de son effort, elle doit être à même de reconnaître ces matériaux divers et savoir les employer rationnellement pour assurer à l'individu, comme à la société, la plus grande somme de bien-être, de progrès et de bonheur possible. Le jour où l'un et l'autre comprendraient ainsi leur rôle, il deviendrait évident qu'en confiant à la femme le soin d'organiser sa vie et ses ressources, l'homme reçoit d'elle bien plus qu'il ne lui donne. Le devoir matériel qu'il remplit se récupère en des prospérités qu'elle lui assure; il la protège, elle l'élève : ils sont quittes, ou plutôt ils échangent la joie d'une réciproque considération, — cette fameuse considération que les féministes cherchent un peu partout, sans la trouver d'ailleurs. »

On ne saurait mieux dire, et je suis heureux que la réaction contre le courant régressif, dans lequel des esprits faux, mal renseignés, dévoyés ou ataviques, menaçaient de nous entraîner, commence à se faire, et, comme on devait le prévoir d'ailleurs, que ce soient précisément les femmes qui entrent les premières dans cette ligue progressiste de défense sociale.

Je voudrais insister sur ce petit livre d'un intérêt si grand. Je cite encore : « Pour assurer le plus de bien-être possible à sa maison, la femme aura, non pas à ajouter un salaire au salaire du mari, mais à augmenter la « puissance d'achat » de ce salaire... On voit des femmes travailler de l'aube à la nuit, même au-delà, afin de gagner un salaire dérisoire; et, pour y parvenir, elles négligent leur maison, elles se fournissent, chez le plus proche regrattier, de denrées hors de prix, elles appêtent en hâte une cuisine sommaire qui rebute leur mari et le pousse au cabaret...

« C'est pour être aussi complètement fermées qu'elles le sont à l'idée de beauté

(1) *Le Rôle social de la Femme*, un vol. 2 fr. 50, de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, (F. Alcan, édit., 108, boulevard Saint-Germain).

que les vies d'ouvriers sont parfois si tristes, si douloureuses, si sombres et si âpres. « Une joie infinie est perdue pour le monde faute de cultiver le sentiment du beau », disait Channing bien avant Ruskin ; c'est cette joie perdue, — qui ne coûterait rien, pourtant, — par où se relèveraient bien des courages, se vivifieraient bien des énergies, s'affirmeraient bien des dignités. Que de remaniements faciles dans les intérieurs les plus pauvres suggérerait cette notion de la beauté introduite par la femme ! »

Je ne puis tout citer de cet excellent petit livre. Mme Lampérière convient également qu'il y a toute une éducation à entreprendre pour lutter contre les idées fausses, l'ignorance, l'égoïsme et l'esprit féministe, qui n'est qu'un composé social de tout cela. Elle a fondé une Société d'études féminines dont le succès n'est pas douteux.

L'œuvre de régénération sociale est laborieuse. Elle sera longue. Notre effort n'en doit être que plus vigoureux et plus discipliné. C'est par l'éducation que nous combattons les instincts et les préjugés.

Des *Universités populaires* vont se fonder. Elles seront ouvertes largement aux femmes de cœur et d'intelligence. Celles-ci y auront une grande tâche à remplir : donner aux femmes du peuple le goût et l'orgueil du foyer, le sens de l'économie, de la propreté et de l'hygiène, etc. En un mot, débarrasser leurs cerveaux de tous les préjugés, de toutes les erreurs, de toutes les futilités serviles, et les conduire amicalement vers la beauté et la vérité. La joie des foyers heureux sera contagieuse, et l'usine, l'atelier, exploités, meurtriers et corrupteurs pour la femme, seront peu à peu désertés. L'homme sera mieux, chez lui, au milieu des siens, bien soignés et heureux, qu'au cabaret, au milieu des ivrognes abrutis et méchants. Et il ira où il sera mieux. L'opinion publique deviendra sévère pour le travail des femmes (1), et les mariages se multiplieront, la famille se reconstituera.

Ce sera long ; mais il faut croire que cela sera réalisé enfin par notre effort, — et agir passionnément. L'humanité ne fera pas faillite. Elle montrera que l'intelligence est plus forte que l'instinct.

Contre le travail des femmes, les lois ne peuvent rien, mais les mœurs peuvent tout, — et l'opinion publique est un maître dont on ne transgresse point les

(1) Elle commence à l'être déjà. Un rédacteur du *Bulletin de l'Union pour l'action morale* a traduit, dans le n° du 15 mars dernier, l'extrait d'un article paru dans *Scribner's Magazine*, dont l'auteur est une femme : Mme Helen Watterson Moody. Il est bon de le reproduire ici :

« Ceux qui considèrent attentivement les tendances de la vie moderne et s'intéressent à ses résultats voient clairement que, nous autres femmes, nous nous surmenons jusqu'à la déchéance physique et la superficialité intellectuelle. C'est nous qui portons la part la plus pesante de la création. Nous paraissions vouloir nous faire accroire, à nous et au monde en général, que la grande vertu est celle qui consiste à se fatiguer. Je voudrais qu'au contraire nous pussions nous élever à une appréciation de notre valeur physique et de notre dignité telle que nous devinssions aussi honteuses de l'épuisement (sauf dans les cas d'extrême urgence) que nous le serions de tout autre immoralité physique également grave. Et pour ce qui est de l'extrême affairément dont nous nous glorifions plutôt aujourd'hui, que peut-on en dire sinon qu'il n'est pas plus digne de respect que n'importe quel autre éloignement de la nature, et qu'il démontre non pas tant une capacité générale qu'une incapacité particulière à faire un choix sage et convenable dans les affaires de la vie ? Et, dans une certaine mesure, il indique aussi un sentiment amoindri de la dignité personnelle, en ce que nous nous laissons fouetter chaque jour comme des esclaves par le fléau des devoirs multiples. »

ordres, à défaut de ceux de la conscience. Certes, des déclassées, des dévoyées et des inadaptées-nées, il y en a beaucoup, et il y en aura toujours. Mais il faut que les femmes qui ne le sont qu'occasionnellement puissent à l'avenir être préservées contre leur propre entraînement, contre la contagion, contre les nécessités anormales : elles ont droit à la famille, à l'amour, au bonheur sain, pur et fécond du foyer.

G. DEHERME.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La France intellectuelle, par Henry Bérenger

(ARMAND COLIN, éd., 5, rue de Mézières).

M. Henry Bérenger, qui ne se propose pas d'être un critique, a une idée très haute de ce que devrait être la critique littéraire. Celle qu'il voudrait « serait intuitive dans son but, scientifique dans ses moyens, n'étudiant les œuvres et les circonstances que pour ressusciter les âmes, historienne de Psyché ranimant les désirs d'Eros, la sœur aînée enfin de la création jeune, qui chercherait auprès d'elle, non des rebuffades ou des méchancetés, mais une initiation et des enthousiasmes vers l'art immortel ». C'est beaucoup demander au critique, obligé de lire dix livres par semaine et de les analyser. En attendant, l'auteur nous fait un éreintement délicieux de nos grands critiques, et original au point d'oublier M. Francisque Sarcey.

Brunetière « écope » particulièrement. Un chapitre entier lui est consacré, — et c'est une page maîtresse. Lisez-là. Je n'y relèverai que la distinction faite fort justement par l'auteur entre l'individualisme défini par M. Brunetière : « le culte de soi », et celui de tous nos grands penseurs. « Afranchir progressivement l'individu de toute autorité extérieure, dit-il, mettre dans sa vie intérieure la règle de toute obligation morale et intellectuelle, respecter chez les autres cette même liberté personnelle dont on fait sa loi, c'est l'individualisme religieux de la Révolution française et de la philosophie moderne ». M. Bérenger a raison. Mais il est malheureusement des époques où les cerveaux détraqués ne savent point s'assimiler sainement les idées justes. Nous sommes à une de ces époques troublées où l'on ne peut concevoir l'individualisme que comme le « culte de soi ». Il est donc dangereux de trop parler d'individualisme, et peut-être est-il préférable de montrer la nécessité des liens sociaux, de la discipline sociale, à des hommes qui semblent avoir perdu complètement tout sens social, — et cela, est-il besoin de le dire, sans rien abandonner de notre idéal de liberté et de justice.

Je ne suivrai pas M. Bérenger dans toute la partie de critique purement littéraire. On y trouve cependant de fortes pensées, et je cite celle-ci, prise au hasard : « Il est bon de baisser l'homme en lui étalant ses tares, mais il est meilleur de le relever en exaltant ses énergies. » Ceux qui n'ont pas pris conscience de cette mission, ne sont que des amuseurs, des hommes de joie, des prostitués. Ils peuvent faire rire une foule inconsciente, et flatter ses vices et sa lâcheté — cette foule les entretient comme des catins, et les couvre d'or, — mais ils n'auront jamais l'estime des hommes vrais, — et leurs œuvres mauvaises ne leur survivront point. M. Bérenger fait justice de quelques-uns de ces histrions,

Une rectification toutefois. M. Paul Adam n'a pas commencé par chanter les « hiémales buées », à la suite de Moréas. A ce moment, nous lui devions déjà *Chair molle*, et il a réellement débuté, à la suite de M. Paul Alexis, comme gérant du *Trublot*, « torchon à Dédèle », qui eut quelques numéros. M. Paul Adam peut avoir du talent : Je trouve son œuvre mauvaise, inintelligente, bestiale. Comme le dit Max Nordau, le talent ne doit pas justifier tout. Lacenaire aussi ne manquait point de talent, et Bonaparte en eut suffisamment. L'apologie de la pornographie, qu'a entreprise M. Paul Adam, est un crime social.

M. Henry Bérenger passe, dans la dernière partie, après nous avoir parlé des écrivains philosophes Jean Lahor et Edouard Schuré, aux écrivains sociaux.

Il dit la vie de pensée et d'action de M. Ferdinand Buisson ; et pour mieux en faire ressortir l'harmonie, la simple beauté, il lui oppose l'agitation chaotique du dégénéré et de l'imbécile moral qu'est M. Ernest Judet.

Certes, ce sera une stupéfaction pour nos descendants d'apprendre qu'un Félix Pécaut et un Buisson, dont le caractère et la pensée font l'admiration de tous ceux qui les connaissent, ont pu être impunément injuriés par un plumitif stépendié. Et cette stupéfaction sera à son comble lorsqu'ils sauront que de telles insanités faisaient, de par la toute puissance monstrueuse de la presse d'affaires, la loi en France, et dirigeaient l'opinion. Nos descendants, certes, auront de la peine à s'imaginer une telle aberration, et ils auront besoin de se reporter aux pages vibrantes et émues de M. Henry Bérenger. Entre le « nationalisme » d'un Judet qui tend à abaisser tout ce qu'il y a de grand en France, pour livrer celle-ci à la haine sauvage des hystériques et des ataviques, à la pourriture des pornographes, à l'exploitation des parasites de tous genres, à la stupidité du roman-feuilleton, et le « patriotisme » éclairé et profond d'un Buisson, qui dit au peuple : « N'attends rien d'un César, ni d'une Eglise ; ne te fie ni à tes colères, ni à tes préjugés ; examine scrupuleusement tes devoirs comme tes droits ; élève-toi en t'instruisant ; ne crois pas que la force vaille mieux que l'idée, ni qu'un sabre soit supérieur à un livre ; respecte l'élite qui est en toi comme tu es en elle ; et, conscient de tes faiblesses comme de tes énergies, regarde les autres nations moins pour les provoquer et les haïr dans leur passé que pour les égaler et les aimer dans leur avenir » ; entre le « nationalisme » d'un Judet et le patriotisme d'un Buisson, entre cette impulsivité de dégénéré et cette conscience éclairée, la postérité prononcera.

Il semble que nous ayons perdu tout sens moral. La France ne nous apparaît plus — au moment même où l'on vient de célébrer le centenaire de Michelet — que comme un champ clos où des syndicats d'intérêts se combattent avec de grands mots à la bouche et de vilains petits désirs à l'âme. Le peuple n'a plus d'idéal, il « acclame Michelet, mais il le dément en désirs et en actes. » Quelle douloureuse constatation ! « Quand, à certaines heures, on descend aux faubourgs de nos grandes villes, ou qu'on traverse la grand'rue de nos villages, il s'en élève une redoutable odeur d'absinthe et de crime. Quand, à d'autres heures, l'on entre dans les clubs et les salons où paradent les intellectuels sortis du peuple, on y respire une plus redoutable odeur de mensonge et d'égoïsme. Les plus intelligents et les plus favorisés veulent *arriver* pour jouir. Le troupeau se contente de boire pour s'enivrer. Alcoolisme et arrivisme, qui ne voit leur emprise croissante sur la nation ? » Le tableau, hélas ! n'est point chargé. C'est bien cela, le peuple, aujourd'hui. C'est cela, avec toutes les gradations qui vont de l'alcoolisme à l'arrivisme, en passant par le j'm'enfichisme ; avec toutes les combinaisons — peu nombreuses d'ailleurs — que peuvent faire ces trois di-

rections sur le caractère et le tempérament de chacun. Non ! le peuple n'est pas libre comme le voulait Michelet, bellement libre « par la solitude, la pauvreté et la simplicité de vie ». Il est esclave de sa lâcheté, de son ignorance et de ses appétits. S'il hait le « bourgeois », c'est par envie, et il le singe, — et c'est pitoyable. Il a un scepticisme d'absinthique qui « blague » tous les héroïsmes, toutes les grandeurs, toutes les beautés de l'acte et de l'idée ; mais il « gobe » stupidement, quoiqu'il en puisse dire, les cominérages, les contes absurdes d'un Rochefort et d'un Judet. Il ressemble un peu à ces Slaves détraqués, pourris par la civilisation avant d'avoir été vraiment civilisés. Il semblerait parfois que la réalisation des possibilités extérieures de la liberté ait retardé chez l'individu la réalisation des possibilités intérieures. A mesure que le pouvoir d'être libre grandit, il semble que, par réaction, le vouloir d'être libre se restreigne.

Le socialisme qui, avec la généreuse génération de 1848, avait allumé dans l'âme populaire, la flamme divine de l'enthousiasme, n'est plus qu'une doctrine dépressive, où le peuple trouve la justification de sa veulerie et de ses vices. Ce socialisme-là est en train d'instiller dans les masses une superstition plus monstrueuse, plus avilissante que celle des Négritos.

Notre pays est atteint d'une maladie, dont toutes nos divisions, toutes nos impuissances, toutes nos crises, ne sont que des manifestations : l'aboulie. Toute doctrine qui tend à diminuer chez les individus la volonté et l'énergie doit donc être combattue à outrance, quelle que soit la part de vérité logique qu'elle paraisse contenir.

A cette honteuse religion du ventre, à ce grossier fétichisme, il convient de substituer un culte qui réveille les énergies, et une religion qui les coordonne : ce seront le culte des héros et la religion de l'Humanité. « En honorant les grands hommes, nous n'abdiquons pas notre personnalité : nous la renforçons. Ils ne sont pas nos idoles : nous savons qu'ils furent faillibles et que souvent ils faillirent... Nous nous inclinons devant eux sans nous agenouiller basement. Le respect de leur génie est fait de la dignité de notre pensée. Les peuples ne sont grands que par leur amour des héros, et les héros ne sont grands que par leur communion avec les peuples. Célébrons la religion des grands hommes, non pas seulement par des Quatorze-Juillet et dans les Panthéons, mais chacun dans notre cœur et par le quotidien de notre vie. Nous entretiendrons ainsi aux sanctuaires invisibles la petite lampe qui empêche les individus de défaillir et les nations de s'éteindre. »

Le nouveau livre de M. Henry Bérenger est plein de pensées et d'élan. La tristesse dont sont empreintes les dernières pages n'est pas dépressive. L'espoir en un sursaut de notre vouloir vivre persiste malgré tout, et l'appel à l'énergie est vibrant. M. Henry Bérenger n'est pas un amuseur. Nul écrivain n'a une conception plus claire de sa mission d'éducateur et de sonneur de diane pour les matins sociaux ; ses livres sont de bons guides, et des meilleurs que nous puissions lire.

L'Éducation populaire et le Peuple, par Paul Crouzet,

(Bibliothèque d'Éducation, 15, rue de Cluny)

M. Crouzet est l'auteur d'un petit livre : *Littérature et Conférences populaires* (1), dont j'ai parlé ici dans le temps. Il est fort intéressant, et celui qui

(1) Un vol. à 1 fr. de la Série des *Questions du Temps présent* (A. Colin, éd., 5, rue de Mézières).

fait l'objet de cet article ne l'est pas moins. L'un est l'autre, ils doivent être dans la bibliothèque de tous les éducateurs populaires et de leurs amis.

M. Crouzet n'est pas un pur théoricien. Il a mis la main à la pâte, à Toulouse, vaillamment, et il nous donne ici le résultat de ses expériences. Rien de plus utile. On ne saurait s'imaginer quel défaut de sens pratique, quelles idées fausses ont les hommes les plus dévoués à l'éducation du peuple !

J'ai pu m'en rendre compte récemment. Ainsi, l'un a *peur* d'enlever au pauvre la résignation (parbleu !) ; l'autre *crain*t, en faisant nos lieux de réunions trop agréables, de faire désertir le foyer ; cet autre *tremble* des idées nombreuses que nous remuons, de l'agitation que nous suscitons dans les cerveaux de nos auditeurs. Celui-ci nous reproche de n'avoir pas un plan rigoureux d'études, des cours suivis ; cet autre de ne pas nous établir dans un quartier plus central.

Le premier n'a pas compris combien la résignation inconsciente au mal est mauvaise, et quelles révoltes elle couve, en permettant au mal de grandir jusqu'à ce qu'il soit insupportable pour les plus avachis. Le second ne s'est point dit que les cabarets n'ont pas les mêmes scrupules, et que si nous avons peur d'éloigner les travailleurs de leurs foyers en les attirant à nous, les cabarets, eux, continueront leur œuvre néfaste. Le troisième ne s'est pas aperçu que l'angoisse intellectuelle, que l'inquiétude morale sont préférables à la torpeur qui livre l'homme à toute la tyrannie de l'idée fixe ou de l'entraînement. Le quatrième n'a pas vu que l'ouvrier ne saurait être un étudiant professionnel, qui peut suivre régulièrement un cours. Le dernier enfin n'a pu comprendre que ce qui est central pour le faubourien, ce n'est pas l'Opéra, mais le faubourg.

Oui ! nous nous heurtons à de telles critiques. Ce livre est donc nécessaire. Il est nécessaire aussi pour cette catégorie de gens qui, parce qu'on ne peut faire tout immédiatement, sans peine, souhaiteraient que l'on ne fit rien ; et pour cette autre encore — assez semblable au fond — pour qui l'on doit faire petit, tout petit, qui ont toujours peur de faire trop, de dépasser le but étroit, restreint de leur idéal anémique. Toutes ces *crain*tes, ces restrictions, ces prétextes à n'agir point reflètent les aspects d'une maladie bien latine, et dont les peuples latins mourront s'ils ne réagissent promptement, je veux parler de cette maladie que les psychiatres nomment l'aboulie : l'impuissance, la peur morbide du vouloir.

M. Crouzet ne s'est pas contenté d'expérimenter et d'observer : il a consulté son auditoire populaire. Son plébiscite a pour moi plus de valeur que les élections générales. J'en veux donner ici les résultats, ce que je ne ferais pour aucune élection : municipale, législative, sénatoriale, voire même présidentielle. M. Crouzet a donc demandé à ses étudiants populaires quels étaient les sujets qui les intéressaient le plus, et il a obtenu : Littérature 45 voix. — Art 45 voix. — Histoire 116 voix. — Géographie 74 voix. — Sciences 54 voix. — Droit 12 voix. — Morale 33 voix. — Bulletins nuls 22 voix. A Paris, je pense, le résultat eût été quelque peu différent. Je crois que les causeries littéraires y sont peu goûtées, et que les causeries philosophiques, scientifiques, sociologiques sont les plus appréciées.

L'auteur leur a demandé encore : Que préférez-vous ? Cours ? Lectures ? Conférences ? — Et voici les réponses : Pour les cours 21 voix, pour les lectures 28, pour les conférences 138, bulletins nuls 29. D'autre part, 150 se sont prononcés pour les conférences variées, et 40 seulement pour les conférences suivies. A Paris, il en est de même. Et il en sera ainsi tant que l'ouvrier n'aura pas plus de loisirs. Toutefois, l'auteur fait une utile distinction : « Dans l'enseignement popu-

laire, faut-il mettre de l'unité ? Ou laisser se continuer la variété ? C'est bien simple : mettez une suite rigoureuse dans l'apprentissage des métiers, mais dans l'œuvre de formation humaine, vivent la variété et la liberté ! »

M. Crouzet ne croit point possible partout le procédé de « causeries » que nous préconisons à la *Coopération des Idées*. L'étudiant populaire n'aurait pas l'intimité facile ; la causerie suppose un échange d'idées, et il n'aurait pas grand-chose à échanger. Comment causer si l'on ne donne rien à écouter : « Pour n'être pas un soliloque, dit-il, une causerie suppose une « coopération des idées », réalisable peut-être avec l'élite ouvrière de Paris, mais pas avec tous les étudiants populaires de province. Par suite, la causerie me paraît être un but plutôt qu'un moyen ». L'auteur s'est un peu mépris sur ce que nous proposons aux éducateurs. Ce que nous appelons « causerie », c'est tout simplement une conférence, mais avec plus de laisser-aller, plus d'intimité, moins de « littérature », — dans le mauvais sens du mot, — et une part plus active des auditeurs. On est chez soi, non dans un lieu officiel, tout le monde est assis autour d'une grande table : pas de sonnette, pas de verre d'eau, pas de président. C'est le moyen d'établir assez facilement une cordiale intimité. Le professeur développe son sujet pendant une heure à peu près, plutôt moins que plus, puis on cause, on interroge, on objecte, on discute, quelquefois le sujet ne prête point à la discussion : l'histoire par exemple, — on en aborde un autre ou l'on se retire. Je crois que l'ouvrier, le paysan, ont toujours des idées à échanger, et que le « livresque » aurait beaucoup à gagner à leur contact. Je me rappelle même d'une causerie, sans exposition préalable, dirigée par M. Ferd. Buisson, sur l'*Education de la Volonté*, et qui fut d'un haut intérêt pour tous. Il est vrai qu'il y a là tout un art, pour conduire avec une telle maîtrise une telle conversation, ne point la laisser dévier, et accoucher ainsi les esprits ; mais on peut s'y mettre, et ce serait vraiment fructueux.

La difficulté est insurmontable, je le reconnais, dans un préau d'école, une salle de mairie ou tout autre lieu officiel, où le travailleur ne se sent pas chez lui : là vous n'établirez jamais l'intimité, la confiance qu'exige une telle méthode d'enseignement. La première chose à faire est donc de créer dans toutes les grandes villes des universités populaires.

C'est d'ailleurs la conclusion même de M. Crouzet. Il faut fonder, pour ainsi parler, une école normale d'éducateurs populaires, il faut grouper tous les efforts pour une action convergente. M. Crouzet nous soumet un plan très simple et très pratique. Il est à utiliser.

Il faut lire ce livre et celui qui l'a précédé. Je les recommande chaudement à tous nos amis.

Les Congrès ouvriers en France, par Léon de Seilhac

(A. COLIN, éditeur, 5, rue de Mézières)

Livre fort instructif, très documenté, et clair. A consulter.

C'est la genèse en quelque sorte et l'histoire (1876 à 1897) du socialisme de la génération actuelle.

M. de Seilhac note comme il convient la chute lamentable du socialisme dans la politique. Mais il a soin de nous montrer, dans les bourses du travail et les syndicats, le germe d'une tendance nouvelle, purement sociale. Que les travailleurs se désintéressent du jeu absurde de la roulette électorale, il faudrait s'en féliciter, — s'ils ne tombaient point dans une autre superstition, et qui est pire.

Les meneurs des bourses du travail ne voient point en général tout ce que le social comporte, et ils le réduisent à l'économique, de même que leurs prédécesseurs l'avaient réduit à la politique électorale. Les uns et les autres font appel, sous des appellations diverses, à la Fatalité et au Hasard. Leurs théories incompréhensives disent leurs répugnances à l'effort. Ils ont, de plus une autre tendance fâcheuse, c'est de ne stimuler les foules que par leurs intérêts immédiats. Ce sont des prêtres schismatiques; mais ils ne sont encore que les prêtres de la triste religion du ventre, dont M. Jules Guesde voudrait bien être le pape.

Ce livre sur les Congrès ouvriers est à conserver. On y trouve l'explication des variations du parti socialiste, qui autrement sont incompréhensibles. C'est de l'histoire impartiale. Et le parti socialiste n'en est pas grand.

Escarmouches, par *Henri Rainaldy*

(Société libre d'éditions, 30, rue Laffitte)

Des véhémences, des cris contre le monde et la société. Des appels à la révolte pour la révolte. — Du mysticisme rouge: voilà le livre. M. Rainaldy est un jeune. Il a besoin de mûrir ses idées. Et, comme beaucoup d'hommes qui ont passé par cette crise d'adolescence qu'est l'anarchisme, il découvrira que les blasphèmes anti-sociaux et les révoltes puérides sont les manifestations d'une veulerie malade, d'une impuissance rageuse ou d'une impatience lâche. Il reconnaîtra que le patient labeur, l'action consciente, persistante, méthodique, la volonté ferme et convergente peuvent seuls diminuer en ce monde la part du mal et réaliser un peu de l'idéal commun. Le lanceur de bombes n'est pas un homme, ni d'action, ni de volonté. C'est un déserteur qui faiblit devant la vie et qui tremble devant l'effort. Si ce n'était un halluciné dangereux, ce serait un lâche.

M. Henri Rainaldy comprendra cela — vers la trentième année, — et il nous donnera alors les beaux et bons livres que promettent ses premiers essais; car ceux-ci annoncent un talent réel et témoignent d'une âme ardente et sincère.

Le Catéchisme de l'Ouvrier, par *Ch. Baggio*

(Imp. A. PLOUVIER, à Carvin. — Pas-de-Calais)

L'auteur a pris la forme un peu puérile du catéchisme. Et sous cette forme, il tombe naturellement dans le défaut de tous ceux qui l'ont adoptée avant lui, de trop facilement triompher. Il suppose évidemment que celui à qui il s'adresse est dénué de tout sens critique. En général ce sens est très peu développé; mais on n'en est pas à ce point dépourvu. En tout cas, ce n'est pas aux doctrines qui se prétendent émancipatrices de chercher à profiter de cette infirmité intellectuelle.

Cette petite critique générale faite, je m'empresse de rendre hommage aux bonnes intentions de l'auteur, et aux idées larges, ingénieuses souvent, qu'il expose. Avec ce socialisme-là, on peut s'entendre, à tout le moins, on peut discuter.

M. Baggio commence par nous dire les tristesses et les misères de la vie de l'ouvrier; il nous en dit aussi les causes, et, contrairement aux socialistes, il en attribue une bonne part à l'ivrognerie, à l'ignorance, à l'imprévoyance, aux vices de l'ouvrier. Il convient de l'en louer. Il a raison. Mais comme il est peu socialiste!

Les autres causes seraient, pour lui : le machinisme, l'appropriation capitaliste et la concurrence; mais n'est-il pas au pouvoir de l'ouvrier même de s'y soustraire par l'association ? Je sais que ce n'est pas facile. Il y faut de la persévérance, de l'intelligence, de la discipline, de l'héroïsme même; mais n'est-ce point de cette floraison féconde de la volonté qu'est fait tout progrès humain ? Rien sans rien. Nulle amélioration sans effort. Les doctrines qui formellement ou implicitement affirment le contraire, — et parmi elles il faut bien classer, malheureusement le socialisme contemporain, — ces doctrines de providence, d'asservissement, de lâcheté, de violence, sont les plus grands obstacles à l'émancipation prolétarienne. Au risque de faire crier les bavards et les ambitieux, il faut le proclamer hautement. Nous sommes saturés de veulerie. Il est temps de réagir, — et de vouloir.

Naturellement, M. Baggio nous décrit le collectivisme comme l'âge d'or. De telles rêveries sont permises, à condition qu'on ne s'y arrête pas trop; car alors, elles énervent la volonté et détournent de l'action.

Mais fort heureusement l'auteur se distingue ici encore du socialisme orthodoxe. Il est fervent coopérateur. On voit que la coopération est une question qui lui est familière. Il a très bien compris que la société de production devait suivre et être le complément de la société de consommation. C'est admettre judicieusement la possibilité de généraliser la coopération; mais alors, à quoi servent le socialisme, la conquête des pouvoirs politiques, etc. ? A côté de la vieille société qui tombera d'elle-même, les associations feront surgir, non pas artificielle, coercitive et mécanique; mais vivante, libre et forte, la société nouvelle.

Ce petit livre de propagande est à lire. Il devrait être répandu parmi nos paysans. Il serait peut-être le coup de gong qui éveillerait leur esprit endormi aux grandes questions qui doivent passionner tout homme vraiment homme.

Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre, par *Th. Bentzon*

(CALMANN-LÉVY, éditeur, 3, rue Auber).

Notes de voyages d'une voyageuse qui sait voir et décrire. Bonnes pages, qui charment et font réfléchir. Mme Bentzon nous a fait connaître la femme Américaine, le dangereux féminisme américain. Dans mon étude sur le féminisme, j'ai eu l'occasion de la citer plusieurs fois. Ici, elle nous parle de cette province de l'ancienne France qu'est le Canada. Il faut lire ces pages. Nous aimerions les femmes du Canada français, grandes par la charité et l'héroïsme. « Un prêtre m'a dit que, dans sa longue carrière de confesseur, il n'avait rencontré qu'une seule femme en révolte contre le fardeau de la maternité ». La race s'est conservée saine et vigoureuse : « Quand sera tout à fait caduque l'Europe épuisée, qui sait quel glorieux avenir peut être réservé encore à cette France d'Amérique ? » Nous pouvons nous poser cette interrogation avec Mme Th. Bentzon, et tout espérer de la forte race canadienne, — mais aussi ne point désespérer de la vieille Europe.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

La Définition du Socialisme, par M. Laterrade, une broch. 0,10. (Librairie de la *Revue Socialiste*, 78, Pass. Choiseul). — M. Laterrade définit le socialisme : « doctrine qui a pour but d'assurer à chacun la plus grande somme de bien-être matériel et moral possible, en exigeant de lui le moins de travail possible, et qui admet l'intervention de l'Etat, toutes les fois qu'elle est utile ou nécessaire. »

L'Association permanente du Congrès scientifique international des Institutions de prévoyance, par A. de Malarce.

De Beoefening der Grieksche Taal en Letteren in Nederland, en Daarbuiten, par le Dr H.-C. Muller (Amsterdam) 0,50.

Application de l'aimant au traitement des maladies, par H. Durville, une brochure 0,20. (Librairie du magnétisme, 23, rue Saint-Merri).

Dire des Sangs, par René Ghil, un vol. 2 fr. (Edition du *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé Saint-Germain). Des vers sur l'homme préhistorique.

L'Affaire Damoiseau, par Marius Decrespe, 0,30 cent. (Edition du *Petit Troyen*, 126, rue Thiers, à Troyes). — Curieux document de criminologie. Damoiseau est cet ancien maire de Rouilly, d'une honnêteté parfaite, d'un passé sans reproche, dévoué et désintéressé, qui, à 65 ans, assassina son gendre et tenta d'assassiner sa fille et son petit-fils, avec une férocité inouïe. Il a été exécuté récemment, et est mort avec le plus grand courage, sans avoir pris conscience de la gravité de son crime. Il avait cru en être quitte avec quelques jours de prison. Damoiseau était doué d'une haute intelligence et il avait une belle conception de l'honneur. Il faut donc attribuer son crime et son attitude, je crois, à la sénilité. Ce n'est pas l'explication de l'auteur, mais je la crois plus exacte. En tout cas, la peine de mort ne saurait se justifier. Et l'on eût pu faire grâce à ce vieillard.

Cosmogonie dualiste, par A. Alhaiza. — Hypothèse métaphysique dualiste. Cette brochure sera envoyée franco à tous ceux de nos lecteurs qui en feront la demande à l'auteur, 104, rue de Rosny (Montreuil-sous-Bois) Seine.

Qu'est-ce que la Bible? par F. Duperrut. (Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine).

Salaires, prix, profits, par Karl Marx, une broch., 0,50. (Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot. — Il en sera fait un compte rendu.

La Folle du Logis, par D. Caldine, un vol. 2 fr. 50. (Léon Vanier, éd., 19, quai Saint-Michel). — Dans une petite préface l'auteur nous dit : « Une histoire banale est contée en des vers banaux et d'une façon banale qui ne demande ni des compliments ni des vitupérations. » Je ne serai pas plus sévère que l'auteur lui-même, bien que la métromanie aiguë dont il est affligé soit une circonstance plutôt aggravante.

Frisson de vie, par Paul-Henry Tessyl, un vol. 2 fr. 50 (Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte). — Des vers :

Nous disons le travail de l'homme et de la terre.

« Le lyrisme nouveau, dit l'auteur, sera *panthéiste, bucolique et social*. Nous allons vers un horizon de bonté, de douceur, de vie simple et lumineuse. » Je l'espère, mais il est fâcheux, certes, qu'à l'heure présente il nous faille marcher et travailler, au lieu de rêver. C'est dans la paix qu'on chante, ô poètes ! Chanter dans la douleur ou sur le champ de bataille, c'est blasphème ou délire, si ce n'est inconscience. Et je ne veux pas savoir si vos vers nous charment ; mais s'ils nous exaltent, s'ils élargissent nos cœurs et s'ils fortifient notre volonté. Cette poésie nouvelle, M. Tessyl ne nous la donne pas encore, mais il nous en indique les tendances.

Le Bouddhisme éclectique, par M. Bourgoing-Lagrange, une br. 1 fr. (à la *Nouvelle Encyclopédie*, 76, rue de Rennes). — Analyse de la doctrine de M. Léon de Rosny.

L'Évolution sociale par la Révolution intellectuelle, par Hilaire Soux.

Si les Institutions sociales sont un mal social, par Charles Gide (Larose, éditeur, 22, rue Soufflot. — C'est la remarquable leçon d'ouverture du cours d'économie sociale comparée fait à la faculté de droit par M. Charles Gide. Nous espérons que les cours de l'éminent professeur seront publiés. Nous en parlerons alors, comme il convient.

La *Revue Nationaliste*, qui n'est liée en rien au parti politique de ce nom, vient de faire sa réapparition. Elle se propose d'étudier à travers l'histoire les manifestations du génie de notre race. Elle favorisera le mouvement régionaliste, et une grande place sera donnée au folklore, aux usages, aux traditions des diverses contrées de la France. La Revue espère contribuer ainsi au réveil de la vie intellectuelle des provinces.

Dans les questions d'intérêt général elle travaillera à faire prévaloir les solutions les plus conformes à l'esprit national.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES
Société des Universités populaires

Nous avons reçu précédemment 10 fr. ; collecte faite au Comité provisoire 223 francs ; M. Albert Colas 50 fr. ; M. Denoyel 100 fr. ; Mme Compain 20 fr. ; M. Baudon 5 fr. ; M. Soux 5 fr. ; M. E. Thiaudière 10 fr. ; Mme Lelong 20 fr. ; M. E. Clunet 5 fr. ; M. G. Séailles, 200 fr. ; M. Ch. Paix, 100 fr. ; Mme Galichon, 10 fr.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).